

INTRODUCTION

L'Asie centrale a de tout temps enflammé l'imaginaire des Européens, mais aussi des Orientaux. Avant même qu'elle ne soit connue sous ce nom, qui date du début du XIX^e siècle [Klaproth, 1826], la Scythie, la Transoxiane, la Tartarie, le Turkestan, russe ou chinois résonnaient par l'étrangeté de leurs consonances. Parée d'un catalogue d'images sublimes et de récits mythiques, cette région, aux confins des aires des civilisations bien connues que sont la Chine, la Perse, l'Inde ou la Russie, a toujours été envisagée par les Occidentaux comme inaccessible et « vide d'histoire », du moins dans sa ceinture steppique, sorte d'immense « trou noir » enchâssé aux limites du vieux monde. De ce fait, elle a servi de support à la pensée romantique et même préromantique occidentale, mais également, quoique dans une moindre mesure, à la pensée orientale et extrême orientale. Elle n'a jamais cessé d'inciter au voyage des générations d'explorateurs, de voyageurs solitaires, y compris des femmes, d'âmes consumées en quête d'oubli de soi et d'espions réels ou supposés, pour enfin servir de socle aux constructions géopolitiques du XIX^e et du XX^e siècle, issues du « Grand Jeu » russo-britannique, puis de la guerre froide et de ses avatars contemporains.

L'Asie centrale, quant à elle, se conçoit comme le berceau du vieux monde, la quintessence de la centralité, au cœur de la matrice eurasiennne. Immodeste, elle ne doute pas de son ancrage plurimillénaire qui a permis la sédimentation de nombreuses cultures, le foisonnement de représentations religieuses et de traditions sans cesse renouvelées. En même temps, elle est le lieu d'un étrange paradoxe : les fortes contraintes géographiques et climatiques qui la vouent à l'enclavement, au partage nécessaire de l'espace géoéconomique entre l'organisation nomade et la culture sédentaire,

l'obligent à une posture d'ouverture économique et culturelle assurée par sa position de plaque tournante du commerce caravanier transcontinental jusqu'à l'époque moderne. Cette situation de « segment de la première mondialisation économique » a duré depuis la Haute Antiquité et de façon plus systématique, depuis le II^e siècle avant notre ère, qui marque l'avènement de ce qui sera appelé plus tard au XIX^e siècle, la Route de la Soie, jusqu'à son déclin progressif à partir du XVI^e siècle.

Enclavée, certes, mais traversée par des flux incessants ; conservatoire des traditions, mais réactive à toutes les modernités ; lointaine et mythique, elle qui fut longtemps l'extrémité des terres connues, est aussi proche et réelle. L'Asie centrale ne doit pas être seulement un objet de contemplation onirique ou le support visible d'un espace rêvé par les poètes occidentaux et les orientalistes, l'incarnation récurrente d'un ailleurs à redécouvrir, siècle après siècle. Elle ne saurait se résumer en un monde exotique que l'on aborderait armé d'un arsenal idées reçues, d'une collection d'images convenues, bien que souvent exactes : l'immensité des steppes, le vide des déserts, le sourire des autochtones, l'envol de l'aigle chasseur, le galop des chevaux tout juste domptés...

L'Asie centrale, c'est aussi, trois mille ans d'histoire, après une « longue préhistoire », une brillante succession de conquérants : Darius, Alexandre le Grand, Attila, Kutayba ibn Muslim, Mahmud de Ghazni, Gengis-Khan, Tamerlan ; une pléiade de savants renommés : Al-Farabi, Avicenne, Al-Bîrunî. C'est une civilisation persistante, faite de continuités malgré les ruptures, douée d'une capacité d'attraction et d'amalgame des cultures exogènes qui la recouvrent ou tentent de le faire, suscitant un questionnement renouvelé sur les longues recompositions qui suivent les brutales déconstructions.

Pour autant sa richesse et sa complexité ne doivent pas rebuter le lecteur. Même découpée en chapitres thématiques, organisée en réflexions problématiques, son histoire gardera toujours sa part de mystère et d'opacité, le silence, voire l'absence de sources pour étayer un point d'historiographie locale étant souvent la règle.

Sans doute, l'action des bouleversements telluriques qui s'y sont succédé et des parcelles de sacré qui s'y concentrent, rendent-elles l'histoire de l'Asie centrale difficile à appréhender. Du moins, tenterons-nous de la comprendre dans ses dimensions singulières et plurielles, afin d'apporter au déchiffrement du présent, la puissante accumulation du passé.

Partie I

Les facteurs de la « longue durée »

Si l'on cherche à reconstruire l'enchaînement des séquences et des facteurs qui ont façonné l'Asie centrale depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin de l'URSS, une première clé de lecture vient à l'esprit : le concept braudélien de la « longue durée ». C'est lui qui ouvre toutes les portes. En effet, rares sont les espaces qui répondent aussi bien aux critères d'utilisation de cet outillage que Fernand Braudel avait forgé pour la Méditerranée [Braudel, 1949].

L'équation espace/temps lui est largement favorable. L'immensité des territoires impose la dispersion des groupes, la segmentarité des espaces. L'océan des steppes de l'actuel Kazakhstan et des déserts ouzbeks et turkmènes lui offre un champ d'application privilégié. D'autres paramètres sont également convoqués : la faible densité humaine et architecturale qui ne dit rien de l'incessant mouvement des hommes qui ont fait son histoire, ni de la permanence du contact entre religions et croyances, entre nomades et sédentaires, entre iranophones et turcophones, entre urbains et ruraux, entre vivants anonymes et morts célèbres...

Tous ces éléments se lisent dans la profondeur archéologique et historique, laissant une étonnante sensation de continuité à l'observateur contemporain qui veut organiser les traces du passé, fut-il proche.

Parmi les permanences qui vont marquer la région, s'impose depuis le IV^e millénaire avant notre ère, la maîtrise de l'irrigation artificielle, qui implique une certaine forme de pouvoir décentralisé et coercitif afin de réparer les systèmes qui sont régulièrement endommagés [Wittfogel, 1957]. L'islamisation qui touche la région des oasis à partir du début du VIII^e siècle après notre ère et remonte vers la steppe au Nord, est certes

une rupture, mais elle engendre une continuité qui perdure jusqu'à nos jours. Enfin, les lents processus de turcisation du fond ancestral irano-scythique achèvent de donner sa configuration actuelle à cet espace.

Ainsi, la « longue durée » dans l'histoire de l'Asie centrale ne peut se concevoir qu'à partir des ruptures qui l'ont touchée, comme autant d'événements fondateurs de nouvelles séquences politiques, économiques, sociales, culturelles et religieuses qui se recouvrent partiellement, n'excluant aucun « décrochage » [Foucault, 1969].

Dans un renouvellement continu de dynasties locales ou extérieures à la région, de groupes ethniques en quête d'espace de peuplement, d'innovations techniques, l'histoire de l'Asie centrale incarne la « longue durée », la persistance de ce qui fut, l'emprunt de ce qui est acceptable du point de vue culturel, éthique, le rejet de ce qui ne saurait l'être. L'identité culturelle de l'Asie centrale révèle aussi des formes spécifiques de mixité, de syncrétisme, s'inscrivant dans un cadre formellement conservateur, mais, en fait particulièrement ouvert aux changements, à l'adoption d'éléments exogènes, aux déconstructions et aux recompositions.

Les ruptures dans l'espace, comme dans le temps, sont donc récurrentes en Asie centrale. Paradoxales voire antinomiques, elles entretiennent la « longue durée » en l'inscrivant dans une problématique des limites, des fronts et des frontières, dans un territoire apparemment sans limites, mais parfaitement délimité dans les usages et les représentations de ses habitants, et particulièrement fantasmé par le monde extérieur.

I. Un espace sans limites et pourtant discontinu

Discontinuités territoriales : le vide, le plein ; le visible et l'invisible

C'est par la géographie que l'on peut aborder l'histoire de l'Asie centrale. C'est elle qui dessine le décor grandiose de la scène centrasiatique et qui préside à la fascination qu'elle exerce sur nous, comme sur ceux qui nous ont précédés. Elle relie l'homme à son milieu, de façon aussi symbolique que concrète, en lui dictant ses contraintes [Berque, 2000].

Les contraintes géographiques incarnent une « longue durée » ponctuée de ruptures. Ainsi, la tectonique des plaques explique-t-elle l'aléa sismique qui a déjà provoqué des cassures terrestres, la naissance des hautes montagnes, la disparition de lacs, le changement de cours des fleuves. De même, la mer d'Aral (le lac Aral) est attestée depuis un million d'années, mais, les mouvements du sol, des vents chargés d'alluvions, la quantité d'eau charriée par l'Amou-Daria et le Syr-Daria n'ont cessé de changer, pour atteindre la situation de raréfaction actuelle que marque sa très nette diminution de surface [Letolle, Mainguet, 1993].

La force de la géographie, c'est la première chose qui frappe lorsque l'on pénètre, par la route ou par le chemin de fer, dans la zone qui s'étend de la barrière de l'Oural aux contreforts de l'Hindu-Kuch et du Pamir. Au Nord, rien pour accrocher le regard, si ce n'est la ligne ténue des poteaux électriques qui rappellent le slogan léniniste des premiers temps de l'URSS : les « Soviétiques et l'électrification ». Dans certains endroits de la steppe kazakhe, ils longent le ruban interminable de la route asphaltée d'où l'on peut voir de temps en temps, de paisibles cimetières, cités des mille et une nuits en miniature. Dans d'autres, comme en Ouzbékistan, près de l'autoroute qui va de Tachkent à la frontière tadjike ou vers Samarcande, les poteaux sont couronnés de nids de cigognes. Dans la portion la plus éloignée des plateaux du Pamir, ou dans les zones reculées des steppes et des déserts, les poteaux subsistent aujourd'hui, mais sont souvent déposés des fils électriques qu'ils portaient avant 1991. Bientôt, ils seront transformés en bois de chauffage et ces immenses déserts montagneux, seront parcourus par quelques néo-explorateurs qui croiront redécouvrir la dernière frontière de la vieille Eurasie [Poujol, 2000, b].

Cette impression de vide sans limite qui saisit le voyageur en avion au-dessus de la steppe kazakhe, puis de la mer d'Aral (ou ce qu'il en reste), se transforme peu à peu, à l'approche de Tachkent, capitale de l'Ouzbékistan, avec l'espace des champs de coton, les bosquets sereins de saules aux abords des rivières, le glacis de villages reliés à l'oasis par un écheveau de routes plantées de mûriers.

En fait, si l'on survole la région, on comprend immédiatement, par le contraste des couleurs, qu'elle est constituée d'unités territoriales clairement délimitées : zones vertes fortement peuplées, entourées d'immensités

jaunâtres ou grises, vides ou très peu habitées (villages autour d'une mine, d'un gisement de minerai rare) ; dépressions bordées de chaînes de montagnes, de vallées verdoyantes surplombées par des plateaux arides.

C'est alors que le concept de discontinuité territoriale s'impose, malgré le paradoxe d'un espace qui apparaît, de prime abord, ininterrompu. On va de Moscou à Vladivostok sans traverser de mers, ni franchir de montagnes élevées. Il en va de même lorsqu'on se dirige vers le Sud, jusqu'au pied de l'Hindu-Kuch : pas de rupture de charge pour le conquérant, le voyageur, le marchand. C'est d'ailleurs ce qui a fait la grande différence entre la colonisation russe et les autres colonisations européennes. Français, Espagnols, Portugais, Hollandais, Britanniques, tous ont dû traverser des mers ou des océans pour s'implanter dans des terres lointaines — d'où l'existence dans la culture russe, d'un déni de colonisation. Les dimensions colossales de l'Empire tsariste, puis de l'URSS seraient simplement le fait d'un accroissement naturel incompressible de l'influence de Moscou et de sa diffusion par capillarité dans un continuum spatial que seules de hautes chaînes de montagnes et un fleuve tumultueux : le Piandj-cours supérieur de l'Amou-Daria-ont été capables d'arrêter (si l'on fait abstraction de l'intervention soviétique en Afghanistan de 1979 à 1989).

On comprend la logique du développement économique de la région depuis plusieurs millénaires. Là où règnent la steppe et le désert, le pastoralisme nomade a été remplacé par l'élevage en kolkhoze ou à présent, en coopératives. Là où commence le vert de l'oasis, dès les premières eaux d'irrigation artificielle par dérivation des fleuves et rivières, se déploie la civilisation des agriculteurs et des marchands du grand commerce transcontinental. Ces adaptations ont généré immanquablement un sentiment de supériorité des urbains sur les ruraux, des sédentaires sur les nomades, dont le modèle économique, qui cherche à optimiser « les besoins de la société et les ressources dont elle peut disposer ; est plus fragile que celui des sédentaires » [Legrand, in Poujol 1992].

Ce phénomène de discontinuité territoriale en Asie centrale a survécu à toutes les tentatives politiques de le surmonter, de l'enchâsser dans une structure de pouvoir nouvelle. Ainsi, le balancier de l'histoire a fait passer la région de morceau excentré d'empires plus vastes (sauf pour

l'Empire de Tamerlan fondé à partir de Samarcande), à une nébuleuse de villes-États ou de petits khanats antagonistes, sans créer de frontières politiques stables. Celles que l'on peut repérer en remontant l'histoire, ne sont que le produit des velléités expansionnistes des puissances voisines ou éloignées : la Chine, la Perse, la Russie.

Il n'y a guère qu'une seule frontière naturelle, dessinée par le Piandj ou bien la chaîne de l'Hindu-Kuch entre l'Iran au Sud et la Transoxiane située au Nord, qui a constitué la véritable grande limite culturelle persistante pendant des siècles. Cette frontière trouve son illustration dans le Livre des Rois de Ferdowsi : le *Chah-Name*, qui met en scène le combat mythique entre l'Iran et les peuples du Nord, rassemblés sous le terme de « Touran ». Hormis l'exception qu'offre la renaissance samanide à Boukhara (IX^e-X^e siècle) portée par une dynastie locale, iranophone et musulmane, la région située « au-delà du fleuve », le Mawarannah, a poursuivi sa lente turcisation jusqu'au début du XVI^e siècle. Il n'est donc pas étonnant que dans la géographie culturelle des Iraniens jusqu'à aujourd'hui, les Ouzbeks ou les Kazakhs se soient coulés dans le moule de la représentation dévalorisante qui fut construite autour du Touran. Pour eux, la discontinuité territoriale délimite le « monde sauvage », au Nord, au-delà de l'Iran. De même pour les peuples du Touran, l'Iran fut traditionnellement une source de modèles culturels.

Outre cette frontière géoculturelle qui a eu une pérennité symbolique auprès des populations concernées, aucun des États qui se partagent la zone actuellement ne peut se targuer de l'ancienneté de ses frontières, hormis sur quelques portions. On pense à la célèbre « Ligne amère », ligne de fortifications fondée à partir de 1734 par l'Empire russe à l'orée des steppes kazakhes, ainsi qu'à la « frontière d'influence » délimitée en 1893 par la Russie et l'Empire britannique entre l'Afghanistan et le Turkestan russe. Quant aux frontières contemporaines, elles sont, dans leur intégralité, le fruit d'une superposition assortie de nombreux compromis, entre l'Iran chiite et le Touran sunnite au XVI^e siècle, le découpage colonial tsariste, le découpage stalinien énergiquement mis en œuvre à partir de 1924 et son internationalisation progressive depuis 1991.